

Les bras croisés sur la poitrine et les lèvres entrouvertes, elle s'est endormie. Une lumière douce baigne la peau claire et ridée de son visage, de son cou. Le repas vient de se terminer, si on peut nommer repas les quelques bouchées avalées sans plaisir, il faut manger, maman, dit Léonce, allez, force-toi un peu, des morceaux de légumes et de viande maigrelets qu'elle pousse avec son couteau sur le dos de sa fourchette, porte d'une main peu sûre jusqu'à sa bouche et mâche avec lenteur, maman, ferme la bouche quand tu manges, par pitié, répète le fils, si tu crois que c'est agréable, déglutit dans une expression de dégoût à peine dissimulée, un yaourt et une compote pour finir, ce qu'elle préfère, c'est doux dans la gorge. La table débarrassée et la vaisselle terminée, la maison s'est endormie avec elle – la maison aussi dort, Léonce, il ne faut pas en avoir peur, lui murmurait-elle certaines nuits à l'oreille lorsque, enfant, il se réveillait en sursaut et l'appelait affolé, guettant son pas sur le parquet, le bruit

de la poignée tournée avec délicatesse, sa silhouette menue se dessinant en ombre chinoise dans l'embrasure de la porte. C'est tout juste si, dans la pénombre de cette grande bâtisse décrépite, on devine leur présence à tous les deux, la vieille femme et son fils, confondus à cet instant avec les meubles et les bibelots qui emplissent leur salon.

Tandis qu'il l'observe, fumant une cigarette dans le fauteuil où son grand-père autrefois prenait place, près de la cheminée, tandis que Léonce observe sa mère du fond de son fauteuil et sent le sommeil le gagner à son tour, oubliant sa cigarette dont la cendre tombe en petits tas sur le parquet jusqu'à ce qu'il ne reste plus entre ses doigts malhabiles qu'un bout humide et aplati, une vision prend forme dans son esprit, la même depuis des mois, dont il ne parvient pas à dire si elle relève du cauchemar ou du rêve apaisant : des herbes immenses venues des profondeurs des sous-bois crèvent les vitres et pénètrent dans le salon, courent sur les murs gris, rampent sur le sol, se dirigent vers le fauteuil où dort la vieille dame dont elles recouvrent la mince chevelure blanche, glissent comme une ombre sur son visage fripé, pareil aux noix qu'il

ramassait enfant dans la forêt jusqu'à ce que ses poches en fussent pleines, de sorte que son corps tout entier disparaît bientôt sous ces herbes aussi larges qu'une main d'homme, qui forment autour d'elle comme un cocon, il s'avance vers elle, prend dans ses bras le corps sans vie de sa mère et va l'ensevelir en bordure de la rivière. Puis la vieille dame s'éveille et ses premiers mouvements (se frotter les mains, les passer sur ses joues, sur son front, dans son cou, étirer ses jambes gainées de noir) chassent la rêverie de Léonce.

Léonce avait huit ans quand son père céda aux attrait de la vie coloniale, qu'avaient fait miroiter les revues et autres récits de voyage lus en cachette dans l'ancien bureau du beau-père où il avait pris l'habitude de s'enfermer tous les soirs après dîner, se laissant d'abord porter par le charme puissant qu'exerçaient sur lui ces mots inconnus, noms de montagnes, de villages, de fleuves, de rivières, de plantes, de plateaux, de chefs, d'animaux, de tribus, qui en tissaient la trame savoureuse et faisaient naître dans son esprit échauffé autant d'images merveilleuses, se glissant ensuite dans ces récits apologétiques dont il se plut bientôt à occuper la place cen-